

possession du palais de Burgos, lorsqu'on vint lui donner les détails de cette affaire, qui s'était passée dans le parc même, une heure avant son arrivée.

Pour que la hiérarchie militaire ne souffrit pas de leur rencontre, les deux adversaires s'étaient battus en costume d'écuyer. Le général Francheschi avait été tué. L'esprit de Napoléon fut vivement frappé de ce qu'une mauvaise nouvelle était la première qu'il reçut en entrant dans ce palais. Avec ses instincts de superstition et sa croyance à la fatalité, cet événement pouvait exercer sur son imagination une certaine influence. L'ordre de lui amener le colonel Filangieri fut aussitôt donné.

—Un duel, monsieur ! toujours des duels ! s'écria l'empereur d'un ton si courroucé, dès qu'il aperçut le colonel, que tous ceux qui étaient présents ne purent s'empêcher de trembler pour lui ; vous savez que je n'en veux pas !.... vous savez que je les abhorre !.... Je dois punir !....

—Sire, que Votre Majesté me fasse juger si elle le veut ; mais au moins qu'elle daigne m'écouter.... Je....

—Je ne veux rien savoir !.... interrompit brusquement Napoléon ; et que pourriez-vous me dire, tête de Vésuve que vous êtes ?.... Je vous ai déjà pardonné votre affaire avec Saint-Simon ; mais cette fois il n'en sera pas de même. Eh quoi ! monsieur, au moment d'entrer en campagne, quand tout le monde devrait être uni, vous vous battez ? et avec qui encore ? avec un officier au-dessus de vous par son grade ?... Cela est d'un exemple déplorable ; je dois punir, vous dis-je, et vous serez puni.

Ici Napoléon garda un moment le silence comme pour entendre la justification du colonel ; mais voyant que celui-ci restait les yeux baissés et ne proférait pas une parole, tant il était anéanti, il reprit d'un ton moins courroucé :

—Oui, vous avez une tête de Vésuve ! Quelle belle équipée, n'est-ce pas ? J'arrive, et la première chose que je trouve dans mon palais, c'est du sang !

Et après une nouvelle pause et d'un ton presque paternel ;

—Voyez, monsieur, ce que vous avez fait ; mon frère a besoin de ses braves officiers, et voilà que vous lui en enlevez deux du même coup, Francheschi, que vous avez tué, et vous ; car vous sentez que vous ne pouvez plus rester à son service.

Ici Napoléon se tut encore quelques secondes, pendant lesquelles il sembla réfléchir, puis enfin il ajouta avec un geste d'impatience :

—Allons ! retirez-vous, partez ! Rendez-vous prisonnier à la citadelle de Turin ; vous y attendrez mes ordres. Ou bien faites-vous réclamer par Murat ; il a aussi du Vésuve dans la tête, lui !... Le roi de Naples ne peut manquer de vous bien accueillir ; il sait ce que c'est que ces sortes d'affaires !.... Allons ! monsieur, partez tout de suite, vous dis-je, et que je n'entende jamais parler de vous.

Le colonel Filangieri quitta Burgos le jour même.

Cet événement causa un vif chagrin à Napoléon, car le soir il répéta à plusieurs reprises :

—Des duels !.... des duels en campagne !.... c'est une indignité !.... Ce n'est pas du courage, c'est de la fureur de cannibal !..

Si Napoléon s'était un peu radouci en cette occasion, c'est qu'il aimait beaucoup Filangieri à cause de son père, qu'il aimait d'une façon toute particulière. Et puis, ayant fait élever ce jeune homme à ses frais au Prytanée français (aujourd'hui collège Louis-le-Grand), il le considérait comme un de ses enfants d'adoption, d'autant plus qu'il était filleul de sa sœur, Mme. Murat : enfin, il avait appris que cet officier avait refusé le grade

taut encore que simple lieutenant dans la garde des consuls, et que son protégé n'avait consenti à redevenir Napolitain que lorsqu'un frère de l'Empereur avait été appelé à régner sur des Italiens.

V.

de colonel d'un régiment au service de Naples, alors qu'il n'é-

Ce qui nous reste à dire maintenant au sujet des affaires d'honneur ressemble un peu à la petite pièce que l'on représente après une tragédie.

Quelques propos légers avaient été tenus par un capitaine des grenadiers de la garde sur le compte de la sœur d'un de ses camarades, comme lui capitaine dans le même régiment. Ce dernier avait voulu qu'il adressât, en présence de sa famille assemblée, des excuses à sa sœur ; l'autre s'y étant refusé, prétendant qu'il n'y avait eu de sa part aucune offense, on résolut de se battre.

On se rendit au bois de Boulogne ; car la mode voulait à cette époque que ce fut dans ce lieu que ces sortes d'affaires se vidaient. Les témoins, qui étaient également des camarades officiers dans la garde, essayèrent encore une fois le rôle de pacificateurs ; mais les deux champions ne voulurent rien entendre ; les efforts des témoins semblaient au contraire les irriter d'avantage. Les épées étaient donc tirées, lorsqu'un ouvrier, que jusqu'alors personne n'avait aperçu, s'avança, et, s'adressant aux combattants, leur dit d'un ton piteux :

—Hélas ! mes chers officiers, je suis un pauvre menuisier sans ouvrage et père de famille.

—Eh ! mon brave homme, retirez-vous, s'écria l'un des témoins ; nous n'avons pas le temps de vous faire l'aumône : vous voyez bien qu'on va se couper la gorge !

—C'est pour cela, mes braves officiers, que je viens vous demander la préférence.

—Quelle préférence ?

—Celle de faire les cercueils de ces deux braves officiers : je suis un pauvre menuisier, père de famille, sans ouvrage....

A ces mots, les deux capitaines se regardèrent, immobiles et indécis ; un éclat de rire leur échappa à tous deux en même temps, puis ils se tendirent la main et s'embrassèrent amicalement. Chacun des assistants ayant ensuite donné une pièce de cinq francs au pauvre menuisier, père de famille, sans ouvrage, on alla terminer le différend, la fourchette à la main, chez Gillet, restaurateur à la porte Maillot, l'un des plus grands pacificateurs des temps modernes.

Cette affaire n'ayant fait couler que le champagne, Napoléon n'en sut rien ; mais, à quelques jours de là, un officier supérieur des dragons de l'impératrice, bien que n'ayant pas la réputation d'être excessivement brave, n'en eut pas moins un duel très sérieux avec un de ses camarades, qui le blessa dangereusement d'un coup de pistolet.

Le grand-maréchal en apprend la nouvelle à l'empereur.

—Sire, lui dit-il, ce pauvre *** a bien décidément une balle dans le ventre.

—Lui ! une balle dans le ventre !.... répliqua Napoléon ; allons donc, c'est impossible !.... A moins cependant qu'il ne l'ait avalée, ajouta-t-il avec un demi-sourire.